

Dégraissier la bête

Jean-Philippe Payette

Number 313, Fall 2016

Séduits par la droite

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83390ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Payette, J.-P. (2016). Dégraissier la bête. *Liberté*, (313), 40–42.

Jean-Philippe Payette

Dégraissier la bête

Le capitalisme comme chez le boucher.

LE FACTEUR HUMAIN du Français Thibault Le Texier est un film où, sur fond d'images saisies à l'usine et au bungalow entre les années 1910 et 1970 aux États-Unis, on entend en voix hors champ la correspondance entre un contremaître adepte du taylorisme et sa femme, une maîtresse de maison qui tente d'appliquer, avec enthousiasme, les méthodes de son mari à ses corvées ménagères.

Au XIX^e siècle, le terme *management* concernait d'abord la vie domestique, par exemple le soin porté aux enfants. C'était le ménage. Le ménagement. Un siècle plus tard, nous sommes passés du ménage au management à l'usine pour revenir dans la cuisine et partout ailleurs. *Ce qui est bon pour l'usine est bon pour la cuisine*, lui dira son mari. Elle lui répondra *la maison fait partie du système industriel et ce qui est bon pour la maison est bon pour l'usine*. Je n'ai su faire un inventaire complet des mots tirés du vocabulaire de *La cuisine raisonnée* ayant pris le chemin de l'usine, mais l'un d'eux, peut-être celui qui me fascine le plus, est *dégraissage*. À partir du XII^e siècle, le terme a le sens général de « débarrasser de la graisse ». Ce n'est que depuis les années 1970 qu'il s'emploie au sens figuré d'« effectuer des économies », notamment « en licenciant du personnel qui se trouve ainsi comparé de manière déplaisante à de la graisse inutile », souligne le *Dictionnaire historique de la langue française*.

En gestion, l'usage de la métaphore du *dégraissage* et de ses déclinaisons frappe l'imaginaire. On imagine bien un animal ou une personne dont on peut liposucer la surcharge pondérale pour notre plus grand bien. L'exercice est simple et manuel : sur un plan de travail, sur le bloc du boucher ou au dernier étage d'une tour de bureaux, on enlève au couteau les morceaux de gras qui déprécient la chair ; on dégraisse les effectifs à la pointe du stylo. À des ministères, à des lieux de travail et de vie que l'on dépeint comme ventripotents, on offre une *cure minceur*. On donne à celle-ci la simplicité du geste de cuisine afin de faire écran à la douleur sourde et diffuse qui en résulte sur le plancher des vaches qui maigrissent. À l'échelle d'un continent, on a vu, dans ce qui ressemblait étrangement à une télé-réalité de cuisine, manière de *Top*

Chef Europe, Angela Merkel et ses aides-cuisiniers cuire la Grèce à l'étouffée. On ne se surprendra pas que Passeport Santé recommande d'apprêter l'oie avec de la choucroute, car, dit-on, « elle atténue par son acidité la richesse de la graisse ».

Le jour où l'on voit Philippe Couillard tirer sur des oies blanches à TVA Sports avec l'animateur de l'émission *Expédition Faune* et le propriétaire de la pourvoirie, nul ne sait qu'il sera premier ministre du Québec quelques mois plus tard et qu'il fera son entrée à l'Assemblée nationale sans fusil de chasse, mais avec la même volonté de dégraisser la bête après l'avoir abattue.

« Philippe Couillard, who traded his career as a neurosurgeon for politics, said on Friday he loves the challenges of his job as Quebec premier. "I want to treat a bigger patient" », dit l'intéressé dans la *Gazette* du 14 juin 2014.

♦

L FAUT attendre la fin du XIX^e siècle pour voir l'homme développer une relation banale et régulière avec son gras. Il faut dire que la fin de ce siècle-là commençait à se découvrir une passion pour les chiffres, les poids et les mesures : dans la foulée de l'industrialisation, à un moment où l'on reprochait aux travailleurs d'usine de s'adonner à la *flânerie* et où l'on cherchait à faire des gains de productivité, Taylor, inspiré par la classification décimale de Dewey, jetait les bases de l'organisation scientifique du travail. En décomposant chacune des phases du travail menant au produit final, et donc chacun des gestes de l'ouvrier, on trouvera le moyen de chorégraphier ces gestes dans une répétition parfaite afin de transformer les employés en fins rouages de l'efficacité. Une décennie plus tard, Henry Ford, visitant les abattoirs de Chicago, département des équarisseurs, mettra la touche finale à son onomastisme. Division du travail, réduction des coûts et économies d'échelle. Travail à la chaîne, travail répétitif. C'est l'usine Ford du *Voyage au bout de la nuit* : « Vous n'êtes pas venu pour penser, mais pour faire les gestes qu'on vous commandera d'exécuter. Nous n'avons pas besoin

d'imaginatifs dans notre usine. C'est de chimpanzés dont nous avons besoin... »

C'est désormais la machine qui bat la mesure. L'ouvrier devient captif d'une cadence, de ses enchaînements, de *kihons* qu'il exécute devant la chaîne de production. En l'observant devant une machine ou du bétail, on comprend que c'est à partir de ce moment que débute *le maniement des hommes*, comme le dit Thibault Le Texier.

Ainsi, disions-nous, tandis que Taylor et Ford entrent à l'usine, les chiffres, les poids et les mesures s'immiscent partout, se fraient un chemin jusqu'à la salle de bain et s'agglomèrent au corps : c'est à cette même époque que le pèse-personne, jadis dispositif de l'espace public et rituel accessoire, devient un objet privé d'utilisation quotidienne. Ainsi, moyennant discipline élémentaire, il devient, à partir de l'achat et du choix de son emplacement dans un coin ombragé de la salle d'eau, dispositif avec lequel on pourra traquer sa masse corporelle, dont on assurera le suivi rigoureux : s'inquiéter des hausses, se satisfaire de baisses momentanées, comme le ferait un gestionnaire soucieux. Partir de la sphère domestique pour se rendre à l'usine pour ensuite revenir à la maison afin de se mesurer, de se peser, de se chuchoter des chiffres à l'oreille devant l'armoire à pharmacie : cela aura pris quelques décennies à peine pour que le *management* fasse le trajet que nous faisons tous les jours de la semaine.

Qu'il s'agisse des tissus sociaux ou adipeux, on en arrive toujours à la rationalité managériale et à un même impératif : maigrir. Il faut réduire la taille de l'État. Il faut consommer moins de calories que nous en dépensons. Il faut que l'État dépense moins que ses recettes. Dans la salle de gym ou au salon bleu du Parlement, l'homme face à son corps et aux miroirs, le ministre devant ses colonnes de chiffres, qui ressemblent d'ailleurs aux gratte-ciel dans lesquels ils sont décortiqués, font le vœu obsessionnel de voir leur objet maigrir à vitesse grand V, semblent vouloir donner aux os la chance de voir la lumière du jour. Nous sentons que le même état anxieux règne au sein d'un gouvernement, chez un dirigeant d'entreprise en fin de semestre et chez l'adepte du *CrossFit* concassé d'angoisse, le bout des pieds sur un pèse-personne, prêt à plonger son regard sur les chiffres qui défilent et décèlent pour s'arrêter enfin sur une valeur en kilogrammes : semaine après semaine monsieur le docteur, semestre après semestre monsieur le premier ministre, messieurs de l'agence de notations, il faut que les chiffres baissent, que les résultats soient au rendez-vous. *Elle Québec* ou *Forbes* : il faut répondre aux standards de beauté et d'efficacité.

Ce n'est pas qu'une question de perte de poids, de reconquête de notre taille de guêpe collective. C'est aussi une affaire de vitesse. Il faut peser sur la suce, faire le pari de la vitesse afin de redonner sveltesse et fermeté comptable à ce pays qui, à force de métaphores appuyées usant tout le champ lexical de la corpulence, donne à imaginer un État ayant le visage, le taux de cholestérol et le rythme cardiaque du PFK Kid de Poulin et Falardeau. Pour y parvenir en dépit d'un horizon flou, l'usine, le corps et le langage entrent dans ce que Zygmunt Bauman qualifie d'action menée de façon

Entre deux numéros de *Liberté*, le fil de la discussion se poursuit.



www.revueliberte.ca

 @revueliberte

 /RevueLiberte

moderne, c'est-à-dire « rationnelle, planifiée, scientifiquement informée et gérée de façon efficace et coordonnée »; cette modernité tardive qui va *accelerando*, nous donnant l'impression d'avoir de moins en moins de temps pour faire de plus en plus de choses, ce qui a pour effet de couper les gestes du quotidien en rondelles de plus en plus fines, de plus en plus froides, mais toujours de plus en plus protéinées. Le Texier le dit bien : « plus l'entreprise a gagné en importance symbolique, puis elle est devenue l'institution cardinale, plus l'État s'en est inspiré et a voulu lui ressembler ».

♦

SI L'HOMME ne vole pas, c'est à cause de ses os. Clément Ader y a remédié le 9 octobre 1890, en Seine-et-Marne, en parvenant à faire un vol de jour sur une distance de quarante mètres à bord de « l'Éole », sa machine volante avec moteur à vapeur. La troisième version de sa machine sera plus concluante. Il demande donc à son ami Guillaume Apollinaire de trouver un nom pour son objet volant à identifier. Il lui donnera le nom d'*avion*. Son hélice était en bambou. Le mot, lui, est tiré du latin *avis*. Oiseau.

L'objet s'est depuis banalisé, a lui aussi subi les procédés contagieux de la rationalité managériale. C'est en observant deux hommes se lavant les mains dans les toilettes d'un avion qu'Alexandre Friederich a entamé la rédaction de son essai *easyJet*, frappé par la similitude de leurs gestes, par le rythme, le protocole, la chorégraphie bien apprise. Il appellera ça le *comportement industriel*. Il est vrai que nous nous sommes habitués à ces espaces (sièges, toilettes) qui se sont sans cesse réduits et aux trajets coordonnés qui y mènent (aéroports, douanes, détecteurs de métaux, de liquide). On a aussi dégraissé les avions. Nous sommes dans les avions à bas coût comme partout ailleurs. « Ils offrent une métaphore sans pareille de nos sociétés. Ils inventent de nouvelles techniques de conditionnement du passager – comme on parle de conditionnement du poulet », dit Friederich. On nous annonce, où que nous soyons, des turbulences alors qu'il nous semble que le vaisseau a toujours tremblé, que les passagers de la classe économique s'agrippent désespérément à leur petit pain pour lequel on leur a dit qu'ils étaient nés pendant que la classe affaires, bavoir au col, pianote des fugues saignantes sur des côtelettes de mouton. Tout de même : prière de vous serrer la ceinture.

Nous en sortons courbaturés, tuméfiés par l'exiguïté, les traits du visage sculptés par l'air sec et la convivialité factice. Je pense à cette statistique qui modifie lentement la trajectoire des os : entre 1993 et 2003, les troubles musculo-squelettiques ont augmenté en France de 1200% (Wolff). Le corps était un bien meuble, il ressemble désormais à un tas de pièces détachées encore dans son paquet Ikea.

Tout cela nous approche au plus près du portrait que le philosophe Hartmut Rosa fait de l'homme de la modernité tardive, époque qui nous occupe et qui s'occupe de nous : un homme, en proie à la « nervosité permanente », passant d'un contrat à l'autre, courant sur un tapis roulant, s'épuisant dans un mouvement constant pour rester immobile et

ayant peur d'être pris « en flagrant délit de sieste », ajouterait Bauman.

Mais laissez-moi traverser le torrent sur les roches
Par bonds quitter cette chose pour celle-là
Je trouve l'équilibre impondérable entre les deux
C'est là sans appui que je me repose.

— Hector de Saint-Denys Garneau

L'homme de la modernité tardive récite les catéchismes de la chanson *Fitter Happier* de Radiohead et de l'émission *Kampai!* avec Richard Béliveau, Mitsou et Stéfano. Son corps est nervuré de chou kale, crucifère en vogue qui lui a fait oublier ceux de *Bruxelles* et *-fleur*. Il a au bout de la main un téléphone portable aux aguets, ses applications destinées à l'apprentissage de langues étrangères, sa pile de journaux numérisés, sa musique en flux, son podomètre; le tout organisant et optimisant son érudition en puissance, sa prise abstraite sur le monde, sa vie sociale, ses projets, son budget, son estomac, son cœur et ses mollets. Si on l'observe bien, cet homme, grenouille à la cravate lousse qui fume une cigarette électronique, on distingue un essaim de post-it qui lui sort de la tête et migre vers l'oubli. Il est insatisfait. Il note l'écart, tel qu'illustré par Bauman, il constate l'inadéquation entre ce qu'il tente d'être, cette matière solide à l'épreuve du réel, et ce qu'il est, cette ambition liquide, qui ne saurait prendre forme et qui lui file inexorablement entre les doigts au fil de sa course folle.

Je marche à côté de moi en joie
J'entends mon pas en joie qui marche à côté de moi
Mais je ne puis changer de place sur le trottoir
Je ne puis pas mettre mes pieds dans ces pas-là
et dire voilà c'est moi

— Hector de Saint-Denys Garneau

Il joue à Tetris avec ses plages horaires, autre terme lisse qui présente le temps dense et fragmenté comme une destination soleil sur fond saturé de musique hawaïenne. *Pe'ahi* des Raveonettes. La sueur du front a le parfum de la noix de coco. Le labeur est une partie de volleyball entre collègues. Nous y buvons ensemble des sodas amers au pamplemousse blanc. Et cela va de plus en plus vite, non? Tous l'auront remarqué, notre corps ploie mais supporte bien la cadence. Tsiolkovski, le père de l'astronautique moderne, l'avait d'ailleurs sous-entendu : « même une poule résiste à une accélération décuplée ».

On résiste tout de même, on a du mal à se dégoûter de sa substance, on voudrait bien arrêter tout ça pour qu'on y réfléchisse, et entendre en soi son cœur battre facilement, mais ça ne se peut plus. Ça ne peut plus finir.

— Céline 

♦ **Jean-Philippe Payette** est né en 1984 à Montréal. Il vit à Helsinki.